

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 41 (1912)

Heft: 12

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il entra à l'école normale d'instituteurs et revint bientôt à Evreux, comme adjoint, dans l'école même où continuait à enseigner son maître.

On le conçoit aisément, celui qui, devant les fournaises des fonderies, se répétait encore les leçons trop hâtivement apprises, ne cessa point de travailler. Ce peuple dont il était et qu'il aimait par-dessus tout, il résolut, suivant ses moyens, de l'éduquer. Pendant quinze ans, après la classe aux petits, il alla, dans des conférences, instruire les grands.

M. Gombert me l'a dit :

— Tout ça, ce n'était pas de la médecine, et il fallait à toute force que j'en fisse.

« Après les heures de classe, pendant les vacances j'ai « potassé » mon P. C. N... Ça a bien marché, alors j'ai préparé mon doctorat. J'ai eu de la chance, j'ai passé avec succès tous mes examens. »

Mais ce que taisait M. Gombert je l'ai su. Comme il était marié et père de trois enfants, il aurait trouvé mal — même pour satisfaire une vocation tenace — de prendre sur son traitement d'instituteur afin de payer les frais de ses études... Il a un violoncelle dont il joue assez bien... il prit sur ce qui restait de ses nuits pour faire danser dans les bals publics ou pour apprendre la musique aux « jeunes messieurs ».

Il y a quatre mois, il a obtenu brillamment son diplôme de docteur. Dans son logis, dès que la classe est finie, c'est un interminable défilé. Entre les cours, il va voir ses malades. Il en a beaucoup... Quelques-uns ont des moyens ; alors ceux-là payent : les autres, — ce n'est pas une raison, n'est-ce pas, de mourir parce qu'on n'a pas le sou — les autres, il les soigne avec joie, pour rien, pour le plaisir, de toute la tendresse, de toute la force aussi d'une vocation tard satisfaite ; et de la couche misérable de ces pauvres, m'a-t-on assuré, il ne s'en va jamais sans que se soit égaré un peu de l'argent qu'il a reçu des riches.



ÉCHOS DE LA PRESSE

Apologie de la verge. — Non, il se refuse à accorder à la « personnalité » de l'enfant le respect que lui octroyent nos modernes pédagogues ce M. E. Dudley Parsons, du collège de Minneapolis. Si la race américaine perd ses qualités d'énergie et d'endurance c'est la faute « des générations non fouettées » qui se succèdent depuis le milieu du XIX^me siècle. « La discipline familiale est maintenant beaucoup trop douce, les enfants sont les véritables maîtres à la maison et n'ont aucun respect pour leurs parents. Sous prétexte de ne pas contrarier le libre développement de leur personnalité, on leur laisse une liberté excessive dont ils ne profitent guère que pour faire des sottises. » Si les enfants désobéissent, la faute en est aux parents : « Ce système d'éducation commence au berceau ; le sucre candi n'est pas bon pour Bébé, mais s'il pleure, donnez-lui du sucre candi. Ne le giflez pas, parce que vous tueriez sa volonté et l'empêcheriez de se montrer lui-même. » Maintenant, « on n'entend plus parler que des droits des enfants ; il faudrait

parler davantage de leurs devoirs. Avec ce respect excessif de leurs minuscules personnalités, on les amène à être vaniteux et sots. En sont-ils plus courageux et plus francs ? C'est douteux, car ils mentent atrocement pour esquiver les punitions... Naturellement, la discipline et le travail à l'école se ressentent de la discipline familiale. Le moyen pour un professeur d'obtenir un travail sérieux, quand les élèves qui leur arrivent ont l'idée très nette de ne rien sacrifier de leurs plaisirs ? Ils veulent bien apprendre, mais sans peine aucune et ils dédaigneront toutes les études qui leur demandent quelque effort... Ils appartiennent à cette génération non fouettée, dans laquelle un amour aveugle a développé l'égoïsme et non le respect, l'individualité et non l'obéissance, la libre expression et non l'honneur. Cette pseudo-psychologie est assez bien représentée par ce professeur disant avec calme à l'invité dont le plastron avait été maculé par une pomme de terre lancée par le fils du dit professeur : « Laissez faire, je l'étudie. » A force de leur rendre trop belles les routes du savoir, « on finit par les habituer à ne plus faire aucun effort ». Quel remède à cet état de choses ? Un seul : le fouet. « Vous userez en vain des meilleurs raisonnements ; ils ne vaudront jamais une poignée de verges ».

Mais l'Amérique n'est-elle pas le pays originaire du self- gouvernement et de la conduite autonome ? D'où vient donc ce revirement ? Car on nous assure que cet article, imprimé dans une des plus grandes revues des Etats-Unis, a été confirmé par d'autres journaux pédagogiques. Alors, la « crise du respect » qu'il faut joindre à beaucoup d'autres « crises », n'est pas une maladie latine, ni même européenne, mais universelle ? Plus d'un pensera sans doute cependant que sous la verdeur des expressions de ce citoyen d'Amérique se cache plus qu'une « âme de vérité ».

(Volume.)

* * *

Ecole et Bandits. — On a beaucoup parlé des bandits en automobiles. Les journaux ont relaté minutieusement leurs exploits. Des martyrs du devoir n'auraient pas obtenu tant d'honneur. Quelques-uns cependant, et non pas seulement les catholiques, se sont demandé s'il n'y avait pas, entre ces abominables meurtres et l'école, quelques relations, si l'instruction, dont on vante la puissance moralisatrice, n'avait point montré sa faiblesse foncière.

Quelle est la genèse de ces horribles forfaits ? M. Jules Delafosse, dans *l'Echo de Paris*, l'a recherchée, au cours d'un article qui aurait gagné à n'être pas entaché de parti-pris politique. Il renferme néanmoins certaines vérités que la passion antirépublicaine de l'auteur n'est pas parvenue à obscurcir.

« Jusqu'ici, l'ordre social avait une double garantie : la loi morale et la loi positive. Le régime a mis tous ses soins à détruire l'une et l'autre. La loi morale reposait sur un corps de doctrines spiritualistes et religieuses qui portaient en elles leur principe de sanction. Les maîtres de la République ont trouvé cette morale humiliante et surannée et l'ont remplacée par la morale indépendante, ainsi nommée parce qu'elle n'oblige personne. Lui obéit qui veut : car l'homme est son maître et ne doit accepter d'autre obligation morale que celle qui lui est imposée par la

raison. Tel est, suivant le catéchisme de la pédagogie nouvelle, le dernier mot du progrès.

La loi positive n'est pas mieux traitée. Ils ont substitué aux exigences préservatrices du Code pénal une philanthropie déliquescence qui a sa source dans leurs affinités révolutionnaires. C'est une dépravation de la charité. Si elle était éclairée et saine, elle serait un encouragement à l'ordre, qui est la surface du bien. Au contraire, elle n'a d'attentions et de tendresses que pour les éléments de trouble, de désordre et d'effraction. Dans les grèves, sa faveur et sa protection sont systématiquement réservées aux mutins, aux violents, aux forcenés, à ceux qui brisent ou qui tuent. C'est bien autre chose lorsqu'elle descend aux collectivités purement anarchistes, aux bas-fonds sociaux où grouille la haute et la basse pègre des voleurs, des sadiques et des assassins. L'humanitarisme, dont le régime déborde, trouve pour ce monde-là une sollicitude illimitée. C'est elle qui a sacrifié aux notions claires et décisives de la justice sociale le jargon scientifique qui abolit les responsabilités. Elle a fait du voleur un malade et de l'assassin un dément. Il n'y a plus de coupables à ses yeux : il n'y a que des malheureux qui ne savent ce qu'ils font. »

Ce sont là des problèmes auxquels la Chambre ne s'est pas attardée. Il lui a paru préférable de voter en hâte des crédits réclamés par le gouvernement pour mieux armer la police. C'est un peu sommaire.

En dehors des journaux catholiques, des journaux comme le *Temps* ont compris que ce n'était pas résoudre le problème que de voter une augmentation de la police.

M. Jules Claretie, dans une de ses très intéressantes chroniques, y écrit, à propos du crime de Chantilly, qu'il ne s'est accompli que parce que ses auteurs ont pu se servir des inventions de la science moderne : « Le progrès matériel, lorsqu'il n'a point pour corollaire le progrès moral, réserve volontiers de ces surprises sans joie. »

« Quelque jour les bandits useront peut-être de l'aéroplane. L'oiseau de vigilance deviendrait ainsi un oiseau de proie. Il est certain — l'espoir de s'échapper étant la constante pensée du criminel — que l'automobile est un admirable instrument de fuite. »

Le *Temps*, sur un point, soutient la même thèse que M. Jules Delafosse. « Il ne s'agit pas seulement de prendre des mesures exceptionnelles pour la répression immédiate. C'est toute une œuvre à accomplir pour assainir nos grandes villes. Si nous avions eu toujours des hommes d'État capables de prévoir, au lieu d'être gouvernés par des lecteurs de roman-feuilleton, nous n'en serions pas où nous en sommes. Nous n'aurions pas été noyés dans un déluge de sensiblerie imbécile qui a fait adoucir tous les châtimens et qui a encouragé les criminels. A l'heure actuelle, il faut être bien abandonné, n'avoir jamais fait partie d'un comité électoral, ne pas connaître un député ou un conseiller municipal « avancé » pour accomplir des mois ou des années de prison auxquels on a été condamné par une magistrature cependant bien indulgente. »

M. Jaurès, dans l'*Humanité*, a indiqué aussi que le problème était grave et vaste, et que les remèdes essentiels étaient d'ordre moral.

« Il faudra du courage au pays pour réaliser les réformes nécessaires : Elargir et prolonger l'école, aménager le régime industriel pour que l'enfant, au sortir de l'école, trouve un travail certain, régulier, propor-

tionné à ses forces et combiné avec un effort continue d'éducation ; assainir et éclairer les taudis ; refouler l'alcoolisme ; créer par une propagande intense un tel état des esprits, un tel soulèvement des consciences que la grande presse d'information et de déformation soit obligée de renoncer aux images de luxure et de meurtre, aux illustrations, affiches et récits qui ensanglantent les imaginations et qui durcissent toutes les fibres du cœur ; développer une immense réforme sociale qui suggère un autre idéal de la vie que la lutte effrénée des appétits et des convoitises ; instituer une police à la fois démocratique et moderne, scientifiquement outillée pour la prévention et la recherche du crime, mais respectant assez la liberté des citoyens et l'action collective des travailleurs pour que la classe ouvrière l'estime comme une sauvegarde au lieu de la détester et de la mépriser ; faire qu'elle soit moins redoutable aux salariés et plus redoutable aux bandits, c'est une œuvre difficile et presque héroïque. »

Certes oui, il faudrait du courage pour réaliser les réformes nécessaires. Il lui faudrait la foi, la croyance en un idéal. Un idéal qui ne fut pas cette inconsistante et fuyante idéologie des intellectuels de la démocratie radicale et radicale-socialiste, en laquelle personne ne croit, mais un idéal supérieur qui ne puise pas sa source dans des conceptions infirmes et changeantes.

Toutes les morales laïques ont fait faillite. Elles sont mort-nées. Une seule morale reste debout, seulement, les maîtres du jour n'en veulent pas. Bien mieux, ils la persécutent. L'anticiéréalisme a accumulé bien des ruines, il n'a rien remplacé.

Et alors ? Alors si l'affaissement de la conscience publique, si l'indigence de la politique gouvernementale inquiète et effraye M. Jaurès, qu'il se dise qu'il a sa part de responsabilité dans le lamentable résultat d'une politique à laquelle il n'a même pas l'excuse d'être demeuré étranger.

* * *

Qu'il ne faut pas lâcher la corde. — Sous ce titre, M. Roger Cousinet publie les très psychologiques réflexions suivantes : « Un petit enfant lit avec peine ; il hésite, il s'arrête brusquement devant des mots comme devant des précipices qu'il ne sait franchir et où il a peur de choir ». Le maître, impatient, l'interrompt : « Cela suffit, mon ami, tu lis mal et tu ne sauras jamais lire ; c'est désolant » ! — Le professeur retourne à sa classe, il tire de sa poche un paquet de thèmes latins et l'étale sur son bureau. « Monsieur, dit-il à un élève, il y a encore dans votre thème 8 barbarismes et 5 solécismes ; et quels barbarismes ? Romanibus, par exemple, et capibant ! C'est désolant ! vous ne ferez jamais un thème latin correct. » — Le petit enfant et l'élève de quatrième s'inclinent pareillement devant l'arrêt tombé de lèvres aussi respectables ; ils s'assoient au bord de la route et ne vont pas plus avant, — puisqu'on leur dit qu'il ne peuvent pas marcher droit.

Je pense à un guide dans les Alpes, le piolet à la main, à la ceinture la forte corde dont il hâle quelque alpiniste, novice un peu lourd. Le voyageur tâtonne, trébuche, hésite, s'arrête. Il est en nage. C'est bien haut. Le brouillard descend ; et voilà une crevasse dans laquelle il va

certainement disparaître. Il ne connaît pas le chemin, il a peu de force et d'initiative. Il suit comme il peut ; il obéit à la traction de la corde ; il le faut bien, à moins de rouler jusqu'au bas de la montagne. Heureusement, il se sent bien tenu. Et il y a la bonne voix du guide : « Courage, Monsieur, nous arrivons. Tenez votre bâton bien droit ; ne regardez que devant vous. Posez le pied à plat et assurez-le avant d'avancer. C'est cela, c'est très bien. Je vous admire, Monsieur ; pour une première ascension, c'est tout à fait remarquable. » Et le monsieur est convaincu de son habileté, et il s'efforce, et on arrive en haut ; voilà le sommet neigeux, la cabane hospitalière où on se réchauffera, et la gloire du soleil qui tombe derrière les monts.

L'éducation est un beau mot. C'est une *conduite*. Le maître marche devant, qui tient le bout de la corde ; il tire le disciple. Et puis, de temps en temps, il se retourne, il voit que le disciple suit avec peine, et qu'il marche de travers, et qu'il faut le traîner. Alors il lâche un peu la corde et l'élève tombe au fond d'un trou. Après, il faut l'en remonter. Il vaudrait peut-être mieux ne pas lâcher la corde ».

(*Educateur moderne*).

Eugène DÉVAUD.

BIBLIOGRAPHIES

Revue de Fribourg. — Avril 1912. Sommaire.

Victor Giraud, sur « *les maîtres de l'heure* » — Julien Favre, *Lacordaire à Metz* — Paul Bondallaz, « *Chaque homme a dans son cœur* » — Victorin Vidal, *La résurrection* (drame évangélique) — *** Conférences des Hautes-Etudes — Pie Philipona, *Chronique politique* — *A travers les Revues* — *Livres nouveaux* — *Notes et Nouvelles*.

Mai 1912 Sommaire.

Julien Favre, *Lacordaire à Metz* — Paul Jaccard, *Quelques chapitres de la biologie des plantes alpines* — Victorin Vidal, *La résurrection* (drame évangélique) — *** *Conférence des Hautes Etudes* — Pierre Hervelin, *Chronique, A la gloire du mont Saint-Michel* — *A travers les Revues* — *Livres nouveaux* — *Notes et Nouvelles*.

* * *

La revue des familles illustrée. — Le N° du 25 mai 1912 compte 16 pages et 12 gravures. 10 cent. le numéro.

Sommaire : Le jardin clos (Hyacinthe Myrianous). — Le naufrage du « Titanic » (poésie) (Elie Bise). — Mon Dieu, plus près de toi (musique) (X.). — le Dr G. Vermot (V). — Courrier de la semaine. — La Pentecôte (gravure). Les obsèques de M. l'abbé Carry. — Histoires de partout. — Petites nouvelles : Le roi Frédéric VIII de Danemark, le prince héritier et la princesse Alexandrine ; une expulsion originale ; Mort d'un aviateur ;